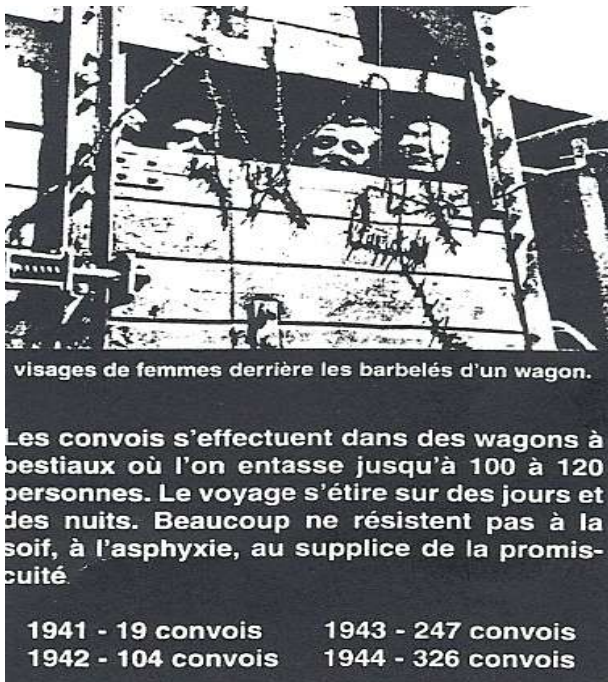


DES FEMMES DANS LA RESISTANCE EN MORBIHAN LES OUBLIEES DE L'HISTOIRE

La Résistance a été très active dans le département du Morbihan pendant la Seconde Guerre mondiale. Les femmes, moins nombreuses que les hommes, environ 20 % des résistants, ont cependant joué un rôle important bien que rarement défini dans la hiérarchie du mouvement. Elles ont été indispensables comme dactylos et surtout comme agents de liaison, infirmières, expertes dans le maniement des explosifs, agents des services secrets, radios, et n'ont jamais failli à leur tâche. Ces femmes de l'ombre ont vécu souvent la guerre en couple, certaines ont sauvé la vie à leur mari, d'autres ont partagé leur sort jusqu'à la torture, la déportation et la mort.

Voici quelques exemples de femmes d'exception, de femmes de coeur, de courage, et de devoir, sans prétention à l'héroïsme, qui ont souffert puis sont rentrées dans la vie courante sans rien demander estimant que « c'était déjà beaucoup que de vivre encore »(Colonel Rémy).

-:-:-:-:-



La déportation : Ravensbrück

Ces « Grandes dames morbihannaises » dont l'histoire est contée ci-dessous, ont été, pour la plupart, envoyées, au nord de l'Allemagne, au camp de concentration de Ravensbrück, construit en 1938 sur l'ordre d'Himmler. Les femmes provenaient de différents pays.

Coups, tortures, pendaisons, exécutions étaient quotidiens ; celles exténuées, malades étaient gazées, tuées par injection de poison ou utilisées pour des expériences médicales.

Convois de Ravensbrück (Source M. Oillo)

Maisie RENAULT, est la soeur du Colonel Rémy, fondateur du réseau Confrérie Notre Dame Castille, considéré comme le plus important réseau de renseignements de la France Libre. Engagée dès décembre 1940, âgée de 33 ans, elle rejoint son frère à Paris dans l'appartement de la rue Madame. C'est là que sont rédigés les courriers à destination de Londres. Maisie assure le secrétariat du réseau, trie des informations reçues en jugeant de leur valeur, de leur importance et de leur degré d'urgence, puis les code avant de les remettre aux radios chargées des liaisons avec Londres.

Au mois de juin 1942, les arrestations se multiplient dans le réseau. Maisie occupe alors avec Isabelle, sa plus jeune soeur qui l'a rejointe, un appartement avenue de la Motte-Picquet à Paris. Elle décide de ne pas fuir afin d'être mieux à même de prévenir son frère en cas de danger.

Arrêtée avec Isabelle par la Gestapo le 13 juin 1942, après avoir assuré la fuite de son frère et bien que connaissant tout le fonctionnement du réseau et la retraite de son chef, Maisie ne livrera aucun renseignement au cours des interrogatoires qu'elle subira, assurant de cette façon la vie du réseau. Isabelle, alors âgée de dix-huit ans, sera aussi courageuse que son aînée.

Maisie et Isabelle sont conduites à la prison de la Santé, enfermées dans la section des « terroristes ». Après Romainville et Compiègne, elles sont déportées le 15 août 1944 à Ravensbrück et ne reverront plus leur frère Philippe qui périra le 3 mai 1945 en baie de Lübeck. Elles traversent alors l'enfer de la déportation, les pires misères physiques mais aussi les plus belles vertus morales. Sur les 550 femmes du convoi, 17 seulement reviendront.

Le 22 avril 1945, elles sont libérées. Des camions de la Croix Rouge les emmènent à Kiel, puis au Danemark, et enfin l'embarquement à Copenhague à destination de la Suède. Le 8 mai 1945, elles apprennent la victoire, mais beaucoup de femmes agonisent dans les hôpitaux suédois. Maisie, très malade, est opérée et sauvée grâce à une transfusion de sang. Accompagnée d'Isabelle, elle quitte la Suède le 11 juillet 1945 et retrouve à Paris son frère Gilbert.



Maisie avec son frère Gilbert, (Colonel Rémy), derrière eux les écrivains Marcel Duhamel et Claude Bellanger lors de la remise du prix "vérité" en 1948 pour son livre "La Grande Misère". (source : Madeleine Renault-Cestari).

En 1948, Maisie tentera d'évoquer, avec une simplicité, une sobriété bouleversantes, ce qu'elle a appelé avec pudeur « La Grande Misère » ouvrage qui reçoit le prix « Vérité », unanimement salué par la presse comme remarquable.

Maisie Renault est titulaire de la Croix de Guerre avec 2 citations, Médaillée de la Résistance, puis promue au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur le 15 février 2002.

Une famille héroïque

Lorsque Gilbert Renault, futur colonel Rémy, décide, avec son frère Claude, de rejoindre le général de Gaulle à Londres dès le 18 juin 1940, il ne se doute pas qu'il va entraîner sa mère et presque toutes ses soeurs dans la Résistance aux occupants nazis.

Et pourtant, outre ses soeurs Maisy et Isabelle venues avec lui à Paris et dont l'histoire est développée ci-contre, sa mère, Grany et trois autres soeurs, Jacqueline, Hélène et Madeleine, restées dans la maison familiale de la rue Carnot à Vannes, participent elles aussi aux activités du réseau « Confrérie Notre-Dame » du colonel Rémy.

Elles recueillent notamment les agents du réseau, assurent les liaisons entre eux et la sécurité de tous, tout en travaillant en ville.

Le 15 octobre 1942 elles sont arrêtées toutes les quatre par la Gestapo et emprisonnées pendant 8 jours à Vannes. Transférées ensuite à Fresnes, elles sont mises au secret dans des cellules séparées, jusqu'au 10 mars 1943, sans pouvoir en sortir et ne recevant pour toute nourriture que de l'eau, un quignon de pain et des sardines crues.



*Décoration de Madeleine par le Général de Gaulle, avec Isabelle sa soeur et Grany sa mère sur sa gauche.
(source : Madeleine Renault-Cestari).*

Puis, sans explication, elles sont emmenées au Fort de Romainville pour être regroupées avec Maisy et Isabelle, arrêtées depuis le 13 juin 1942, dans la même cellule.

Le régime de détention devient moins rude et les sorties dans la cour sont autorisées, ce qui leur permet de revoir leur frère Philippe également emprisonné à Romainville.

En octobre 1943, elles sont à nouveau déplacées dans un autre lieu d'emprisonnement à Compiègne. Elles vivent à 42 femmes dans la même pièce, très mal chauffée malgré le froid vif. Pendant ce séjour à Compiègne, elles font la connaissance d'Irène Tillon.

Grany et ses trois filles sont libérées le 28 février 1944 et retournent à Vannes.

Très marquée par les conditions de sa détention, Madeleine tombera gravement malade et sera sauvée grâce à un traitement à la pénicilline obtenue par son frère Gilbert auprès de l'armée américaine en août 1944.

Pour leurs actions dans la résistance, sept membres de cette famille héroïque ont été décorés par le Général de Gaulle à la Garenne à Vannes le 27 juillet 1947.

Nous tenons à remercier Madeleine Renault-Cestari, que nous avons rencontrée à Vannes, en février 2010, pour son aide à retracer ce récit des événements.

Agnès de la BARRE de NANTEUIL

habite Runiac en Theix. Agnès fait preuve d'une énergie hors du commun à la forte personnalité. En 1940, elle a 17 ans et termine ses études à Vannes. Elle enseigne l'anglais au collège de la Retraite de Vannes et suit des cours de secourisme.

Le refus de la servitude

Patriote ardente, Agnès n'accepte pas l'humiliation de la France. Elle veut servir et entre dans un réseau de renseignements au service de la France Libre.

En février 1944, Agnès devient agent de liaison entre le capitaine de frégate Paul Chenailler (colonel Morice), commandant l'Armée Secrète du Morbihan et le général Audibert, chef de la Résistance de l'Ouest (Bretagne et Loire inférieure) qui a trouvé refuge à la clinique des Augustines de Malestroit.

Pendant quatre années elle fait preuve d'un courage sans faille et d'un sens inné de l'organisation.



(source : M. Oillo)

L'arrestation, la captivité

Le 14 mars 1944, Agnès est arrêtée à son domicile par les services de sécurité allemands. « On ne pleure pas devant ces gens-là » dit-elle à sa mère en quittant pour toujours sa maison, le regard fier, la tête haute.

Détenue à Vannes puis à la prison de Rennes durant cinq mois, elle est, à plusieurs reprises, soumise à de sévères interrogatoires. Les coups, la faim, la soif ne feront pas faiblir sa détermination, faisant l'admiration de ses compagnes de captivité.



Le 27 juillet 1947, le Général de Gaulle remet à Benoît de Nanteuil la Médaille de la Résistance décernée à titre posthume à sa soeur.
(source : M. Oillo).

Une trop courte vie

Le train qui la conduit vers les camps d'extermination nazis est attaqué par l'aviation alliée le 6 août 1944. Blessée, malgré la gravité de son état, souffrant terriblement, elle est transportée vers l'Allemagne dans un wagon à bestiaux où règne une chaleur suffocante. Elle meurt en gare de Paray-le-Monial le 13 août 1944. Ses dernières paroles sont : « Je donne ma vie pour mon Dieu et ma patrie ».

Une des occupantes du tragique wagon écrit plus tard « cette fille magnifique de courage et d'abnégation était la plus simple et la meilleure des compagnes. Elle incarnait le patriotisme pur et vrai, elle restera un exemple de bravoure et de dévouement librement consenti ».

« J'ai promis beaucoup et je tiendrai bon » « C'est difficile, tant mieux ! »

« La Victoire complète ne se gagne qu'avec beaucoup

s dans la Résistance : les oubliées de l'histoire

de blessures et beaucoup de sang » (Extraits du journal d'Agnès).

La ferme de Saindo – Runiac

Marie LAVENANT, amie d'Agnès, est la fille des fermiers. Elle entre rapidement dans le circuit de recueil des aviateurs. Le processus est le suivant : Avec Agnès, elle se rend à bicyclette à la gare de Vannes ; Agnès grâce à un signe de reconnaissance prend contact sur le quai avec l'évadé, échange quelques mots en anglais et à la sortie lui indique sa bicyclette que l'évadé enfourche pour suivre Marie Lavenant.



Marie Lavenant alias **Raymonde**, sergent-chef dans la Résistance.

(source : M. Oillo).

Après l'arrestation d'Agnès de la Barre de Nanteuil, Marie Lavenant (aujourd'hui, après son mariage, Marie Van Belle), poursuit ses activités dans la Résistance comme agent de liaison et de renseignements et participe aux combats de la libération en assurant la liaison entre les parachutistes et le maquis. Sa conduite lui valut l'attribution de la Croix de Guerre par le Général de Gaulle.



Septembre 1944 - Front de la Vilaine.
Au 1^{er} rang : Marie Lavenant, deux aviateurs anglais, le capitaine Ferré et une agente de liaison. Au 2^o rang, des officiers de la 2^o compagnie du 1^o bataillon F.F.I. du Morbihan.

(source : M. Oillo).

Marie-Jeanne LE BOZEC dite « Yvon » est née à Rosporden le 25 novembre 1912. Après ses études, elle travaille à l'arsenal de Lorient.

Dès 1940, elle fait de la résistance (distribution de tracts). En janvier 1942, elle entre au réseau Confrérie Notre-Dame dont elle assure le secrétariat sous le pseudo d'Yvon. Après la destruction de l'arsenal par suite de bombardements mais aussi en raison des soupçons des allemands, elle rejoint Paris où le réseau lui trouve un hébergement . Elle assure la compilation et le tri de renseignements en faisant le chiffrement et la transmission aux radios ou agents de liaison.

Elle est arrêtée dans la nuit du 13 janvier 1942 à son domicile. Elle essaie de s'enfuir par l'escalier de service et se réfugie chez le concierge : « ... il faut que je me sauve, c'est la Gestapo et j'appartiens aux Forces Françaises



Jeanne LE BOZEC
dite « YVON »

(source : M. Guyot).

Libres »... Le concierge accepte de l'aider et lui indique la cave. Elle s'y cache puis ouvre son sac à main, emporté dans sa fuite et mange cartes d'identité, d'alimentation, de textiles, en fait une grosse boule toute mouillée qu'elle écrase dans le sable de la cave, puis elle camoufle le sac. Les Allemands arrivent dans la place, rapides, descendent, tirent, puis la lumière s'éteint et Marie-Jeanne n'entend plus que le cri des Allemands là-haut. Mais à nouveau un pas plus léger descend, la porte s'ouvre, c'est le concierge qui a peur et lui demande de se dénoncer. Devant son refus, ce dernier appelle les Allemands. Marie-Jeanne est arrêtée puis emmenée ; au passage elle crie son mépris au concierge.

Malgré des interrogatoires violents, gifles, coups de poing, passage par cinq fois au supplice de la baignoire, elle ne parlera jamais. Ses tortionnaires diront d'elle « une vraie mule » « elle valait bien deux hommes ». Puis elle est déportée à Ravensbrück.

Secrétaire du Général de Gaulle

A son retour, après avoir suivi les soins que nécessite son état, elle reprend une vie normale, Elle essaie d'effacer le souvenir des geôles de la Gestapo, les jours et les nuits dans le camp de Ravensbrück, Marie-Jeanne se marie en 1950 et devient Madame Mantrand.

Elle rencontre le Général de Gaulle qui a lu les écrits du colonel Rémy et a découvert un portrait de femme, une résistante qui a fait preuve d'un courage extraordinaire. Il la garde à son service de 1958 à 1967 comme secrétaire particulière. Marie-Jeanne garde en mémoire, dans les moindres détails, les images de cette période heureuse, ces dix années aux côtés du Général de Gaulle pour lequel elle garde un respect très fort.

Retirée au Tour-du-Parc dans la presqu'île de Rhuys l'ex-agent « Yvon » sera toujours très discrète sur toutes ses activités tant dans la Résistance qu'au service du Général.

Marie-Jeanne Le Bozec épouse Mantrand était Commandeur de la Légion d'Honneur, Grand Croix du Mérite National, Croix de guerre et médaillée de la Résistance.

Simone LE PORT, est âgée de 24 ans lors de son arrestation à la ferme au hameau de Ruffaux en Melrand, pour action de résistance, le 16 avril 1944. Les Allemands fouillent sa maison mise au pillage complet, découvrent quelques armes, emportent ses meubles puis mettent le feu. Son enfant est abandonné à des voisins qui le prennent en charge.



La ferme est un véritable centre de Résistance. Simone et son époux Julien y cachent des réfractaires au STO, des résistants, et Julien y organise des parachutages d'armes.

C'est le sacrifice de Simone le jour de son arrestation qui permet à Julien de continuer son action.

La machine à broyer des nazis

Immédiatement, Simone devient une « terroriste ». Elle est menacée de mort, giflée, battue, subit pendant huit jours les interrogatoires nazis à la caserne de Pontivy. Torturée, Simone tient bon et ne parle pas.

Après un court passage au camp de Neu Brême, l'un des plus meurtriers, elle est déportée à Ravensbrück où elle subit, comme toutes les autres déportées,

Simone Le Port
(source : *Journal de la Résistance Bretonne*).

is la Résistance : les oubliées de l'histoire

promiscuité, vexations, injures et humiliations des femmes nues sur la place d'appel devant les SS, dans le froid, pendant des heures. L'enfer quotidien des camps, mécanisme méthodique de cette organisation industrielle de la mort, avec, au bout, les fours crématoires.

Elle reste enfermée onze mois avant d'être libérée par l'armée soviétique en mai 1945. Elle revient en Bretagne et retrouve son mari et son jeune fils.

Le devoir de mémoire

Dès son retour d'Allemagne, en 1945, Simone, comme les autres déportés, ne pouvait pas parler de ce qu'elle avait vu et subi. C'était tellement monstrueux, énorme dans l'horreur. Il fallait réapprendre le bonheur, un autre combat difficile, des années avant de pouvoir en parler, avant de pouvoir dormir sans cauchemars.

Afin de lutter contre l'oubli, elle continuera son combat en informant les jeunes, se déplaçant dans les collèges, leur apportant son témoignage. Elle participe à l'organisation du concours national organisé tous les ans : « Résistance - déportation ».

Julien et Simone Le Port resteront dans l'histoire de la Résistance bretonne, liés à l'amour et à la défense de la France. L'un et l'autre ont été fait officiers de la Légion d'honneur.

Simone Le Port est décédée le 13 juin 2009.

Anne-Marie LE CALONNEC est née le 28 mars 1920. Elle habite, avec sa famille, la ferme de Saint-Thuriau en Saint-Jean-Brévelay. Cette maison est depuis deux ans un refuge pour les agents de liaison du réseau Confrérie Notre-Dame, et aussi un centre d'émission pour les radios qui adressent de nombreux messages à Londres.

Un dimanche après-midi de février 1944, sur dénonciation, la gestapo fait irruption dans la ferme et cerne le village.

Les Allemands pillent la maison et arrêtent les personnes présentes. Employant la langue bretonne, Anne-Marie prévient les voisins d'avertir son frère qui est au champ de ne pas rentrer. Dans le camion qui la conduit ainsi que son père et sa soeur Eugénie, à la prison Nazareth à Vannes, les membres du réseau conviennent, en breton, de la ligne de conduite à respecter pour les interrogatoires.

Malgré les coups, les interrogatoires répétés, Anne-Marie tient bon et ne révèle pas les noms de ceux qui venaient à la ferme ni aucun renseignement sur les émissions de Londres.

Au bout de quelques mois, elle est transférée à Rennes où elle retrouve son père, mais pour peu de temps. Elle est évacuée, avec sa soeur, entassée avec d'autres, notamment Agnès de Nanteuil, dans des wagons à bestiaux. Le train est mitraillé en gare de Langeais par les alliés et Agnès sera tuée par des tirs allemands.

Le 4 septembre 1944, elles sont débarquées à Ravensbrück. Premiers contacts avec les prisonnières du camp, des Polonaises, des Russes, des femmes de tous les pays d'Europe, et puis les horreurs. Tous les jours, l'appel qui dure des heures, sous la pluie, la neige, les chiens qui hurlent, les coups, les brutalités coutumières, le matraquage, harcelées de cris.

Anne-Marie travaille à l'usine située à quelques kilomètres du camp. Les alentours immédiats sont complètement rasés ; l'usine est dans un état de délabrement, car continuellement bombardée, le dernier assaut datant du 6 août 1944. Les prisonnières s'y rendent à pied chaque jour. C'est une

usine qui assemble les avions. Anne-Marie doit nettoyer des fosses sous les châssis d'avions remplies de boulons baignant dans l'huile. Elle les vide à l'aide de seaux. Elle a les pieds et les mains brûlés et crevassés par l'huile synthétique.

Très malade, Anne-Marie ne doit son salut qu'aux bombardements qui ont coupé les communications ferroviaires vers les chambres à gaz. Elle retrouve sa soeur qui l'aide de son mieux.

C'est le début de la débâcle et de la retraite et, le 22 avril 1945, l'armée russe envahit le camp. Leur rapatriement en France n'aura lieu que quelques mois plus tard.

Anne-Marie retrouve sa famille à Saint-Thuriau mais sa joie est assombrie par l'inquiétude du sort de son père.

Pour se rétablir, Anne-Marie passera deux années dans un sanatorium en Suisse. Quant à sa soeur Eugénie elle décède à l'âge de 50 ans des suites de la déportation.

(Extraits d'un témoignage écrit par Anne-Marie Le Calonnec)

Anne-Marie Le Calonnec, devenue Madame Le Pallec est décédée le 5 mars 2006. Elle est médaillée de la Résistance, et officier de la Légion d'Honneur.

Yvonne BEAUVAIS

entre au monastère de Malestroit âgée de 26 ans et prend le nom de soeur Yvonne Aimée de Jésus. En 1935, à 34 ans, elle devient supérieure de la Communauté des soeurs Augustines à Malestroit. Elle développe la clinique et pendant la guerre, accueille des militaires blessés, notamment de nombreux aviateurs alliés qu'elle installe parfois dans « la chambre de Monseigneur ». Mère Yvonne Aimée de Jésus les cache, les soigne, ensuite ils sont pris en charge par une filière d'évasion par l'Espagne. Un rescapé dira plus tard avec humour et reconnaissance : « J'ai pris le voile à Malestroit ».

Après la guerre, elle reçoit six décorations et dans un sublime rayonnement dit simplement « Nous avons seulement pratiqué la charité ». Elle meurt à Malestroit le 3 février 1951. Sa réputation de sainteté attire les foules sur son tombeau.



*Sœur Yvonne Aimée de Jésus
(source : Monastère des
Augustines à Malestroit).*

Armande MORIZUR

est la fille d'un facteur du Roc-St-André et elle-même guichetière au bureau de poste de Plumelec. Eugène, son époux, à la tête de la 7ème compagnie locale FFI, est l'un des instigateur du sabotage d'une voie de chemin de fer le 7 mai 1944. Son mari au maquis, Armande sert d'intermédiaire entre les résistants. Elle est arrêtée en même temps que huit autres personnes, résiste à toutes les tortures et ne parle pas. Elle est tuée par les nazis le 28 juin 1944.

Armande MORIZUR a reçu la médaille de la Résistance (avec rosette) à titre posthume, pour son héroïsme.

Denise JOSSE-ELICOT

est née le 26 janvier 1921. Elle est nommée receveuse intérimaire au bureau de poste du Roc-Saint-André, en janvier 1941. Seule à son travail, elle dispose en plus du bureau de la salle d'attente, et d'une petite cuisine.

Fin 1942, elle est contactée par des membres de la Résistance qui ont besoin d'un bureau de poste dans le secteur. Le lieutenant de gendarmerie de Ploërmel lui précise : « N'oubliez pas, Mademoiselle, que c'est pour la France ». Elle accepte et sert alors d'agent de liaison, assurant des communications téléphoniques clandestines, fabriquant et distribuant sur plusieurs cantons de fausses cartes d'identité. Elle dispose de cachets en caoutchouc qui imitent ceux de la préfecture. Dans le bureau de poste, parmi les paquets entreposés, se trouvent des sacs contenant armes, munitions et grenades.

Elle héberge également des aviateurs alliés avant qu'ils soient pris en charge par un patriote. Denise continue ainsi son action durant de nombreux mois avec courage et abnégation. Elle vit aujourd'hui au Roc-Saint-André.

La famille PONDARD, Anna et Geneviève, deux des filles du fermier

La ferme de la Nouée ou Nouette en Sérent est bien située pour servir la Résistance: éloignée des grandes voies de communications empruntées par les Allemands, entourée de taillis permettant de cacher des armes et facile à repérer d'avion en raison de la proximité de la voie ferrée de Questembert - Ploërmel. En mai 1943, un parachutage est effectué, le seul cette année là afin de ne pas attirer l'attention des Allemands.

Dès 1944, des réunions très importantes de résistants locaux ont lieu chez les fermiers. Le commandant départemental de l'armée secrète décide que la Nouette servira de base pour la réception d'armes et de renforts parachutés au moment du débarquement. Les chefs de la Résistance locale s'installent à la Nouette avec leurs radios.



Les filles de M. Pondard effectuent de multiples missions pour la Résistance.

*Famille Pondard avec un groupe de maquisards
(source : Le Morbihan en guerre)*

Le 6 juin 1944, des résistants de la région arrivent en grand nombre à la ferme et les bois environnants. Les armes sont sorties de leurs cachettes. Dans la nuit du 8 au 9 juin, cinquante parachutistes SAS de la France libre, sont largués ainsi que des containers. Anna Pondard part avertir le commandant de rejoindre le camp dans la nuit.

Sans cesse, Anna assure la liaison, envoie des messages, prévient des dangers qui menacent les groupes de parachutistes, pour qu'ils s'enfoncent plus loin dans les bois.

A partir de ce moment, cinq cents hommes surveillent et protègent le terrain de parachutage.

La ferme refuge s'organise

Le camp prend sans cesse de l'extension. Il est le refuge de plusieurs bataillons de F.F.I. Le ravitaillement de cette concentration d'hommes nécessite un énorme travail. Anna Pondard raconte dans ses souvenirs que quatre fours à pain chauffent du matin au soir ; les animaux de la ferme sont tués pour nourrir tout le monde ; une boucherie » est installée, cinq à six barriques de cidre sont distribuées chaque jour. Il n'y a pas d'eau à la ferme et quotidiennement les besoins sont d'environ vingt barriques. Les paysans se succèdent pour assurer ces corvées. Un négociant de Malestroit fournit l'épicerie.

Un bureau d'Etat-Major est installé. Des groupes électrogènes sont mis en place pour charger les batteries des postes radios. Des dactylos travaillent, des infirmières soignent les blessés, des jeunes filles s'affairent à la confection de brassards, de drapeaux et de fanions.

Juin 1944, à l'assaut !

Plus de cent cinquante parachutistes sont largués. Une exaltation extraordinaire s'empare des FFI à la vue de ces Français venus d'Angleterre pour les armer, les encadrer et contribuer à la libération du sol national.

Les Allemands organisent une chasse sans merci contre les patriotes. Ils terrorisent la population, massacrent les isolés, brûlent les fermes ainsi que le bourg de Saint-Marcel. D'atroces représailles menacent les fermiers qui hébergent les terroristes.

Anna Pondard, devenue Madame Gorel et des membres de sa famille, seront décorés par le Général de Gaulle, sur le plateau de la Garenne à Vannes.

-:-:-:-:-

Au moment où la France était complètement livrée à l'Allemagne et ce qu'elle représentait, le rôle de toutes ces femmes dotées d'une énergie et d'une volonté extraordinaires a grandement contribué au combat pour le rétablissement de nos libertés démocratiques et de la République.

Le 23 mars 1944, l'Assemblée consultative d'Alger a adopté le principe du droit de vote des femmes (51 voix contre 16).

Le 21 avril 1944, le Général de Gaulle a signé à Alger, l'ordonnance déclarant les femmes électeurs et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes (article 17) : Elles useront de ce droit pour la première fois aux élections municipales du 29 avril 1945.

Le rôle émancipateur des Résistantes a été ainsi reconnu.

Depuis une vingtaine d'années en Morbihan, un hommage à l'action des femmes dans la Résistance est célébré, le 26 juillet, à Keryagunff en Bubry, lieu où furent massacrées par les nazis quatre jeunes femmes résistantes.

-:-:-:-:-

Remerciements

Nous souhaitons associer à cet article le Colonel Guyot, Vice-Président National de l'Association des Médaillés de la Résistance Française, M. Oillo Délégué Départemental de la fondation de la France Libre ainsi que M. Michaud, conservateur du Musée de la Résistance Bretonne de Saint-Marcel, et la Mère Prieure du Monastère des Augustines, qui nous ont autorisés

à recueillir quelques éléments de leurs documents et témoignages respectifs.
Nous les remercions de leur amicale participation.